

## CHAPITRE 7

### JANVIER, FÉVRIER, MARS 2019

J'ai repris le travail comme prévu le 7 janvier. En rentrant par ce vol Easyjet Nice-Paris que nous devions prendre ensemble, toi et moi.

Mes fidèles copines, Anne et Suzel, m'attendent à l'aéroport. Pour m'accompagner à la maison, à Saint-Louis et manger avec moi après cette heure de colle.

Ont-elles peur qu'il m'arrive quelque chose ? Les parents orphelins de leurs enfants ne se suicident jamais, statistiquement.

Ce constat terrible, quand je travaille, j'arrive à me concentrer. Je dois faire face à mes élèves. Ils n'y sont pour rien. Ils attendent beaucoup de moi.

## **12 janvier 2019 – La cérémonie au Père-Lachaise.**

Niels, aujourd'hui nous organisons une cérémonie pour toi dans la salle du Père-Lachaise. Je voudrais que tu sois fier de toi, de nous. Nous avons choisi Grammatik « Muy tranquillo » pour l'entrée de tes amis, des nôtres et de la famille. Tu écoutais des musiques si cool. Philippe et Solal ont réalisé un beau diaporama sur Moon Trick : « Soul baby » et Brock Berrigan « Four walls and a amplifier ». Nous projetons cette photo de toi en costume quand on a déjeuné avec toi le jeudi de notre week-end prolongé de Toussaint, à New York. Il y a des gerbes de fleurs partout.

La salle est comble, la famille - Lyon et la Haute-Savoie, les amis, à l'unisson.

Ton copain Maxence prend la parole. Sensibilité à fleur de peau. Une grande histoire d'amitié, de rires et sourires partagés. Gaëlle ma cousine dit quelques mots réconfortants. Chantal parle de toi et de nous de manière juste et sensible.

Jusqu'au dernier moment je me demande si je serai capable de te dire les quelques mots d'amour que j'ai préparés pour toi, mon amour.

Solal, fraternel, très ému puis Philippe, vibrant, aimant, analysant, impressionnant.

Niels,

Toute ma vie, je regretterai de n'avoir pas pu t'arrêter, d'avoir été autant dépassé par ce moment inconcevable. J'étais avec toi, j'étais là pour toi, j'aurais dû revenir avec toi, je devais revenir avec toi, c'était ma mission, mon devoir mais tout est allé trop vite.

Avec Catherine, on avait compris qu'une limite avait été franchie, que quelque chose en toi s'était brisé. Je suis parti immédiatement, dans la nuit, te rejoindre à New York, croyant pouvoir reprendre contrôle de la situation, t'aider à reprendre contrôle de la situation. Quelle prétention. Et puis, il y a eu tellement de signaux contradictoires, des conversations banales, des signes rassurants, un état de normalité comme tu savais si bien en jouer. Les médecins aussi, des professionnels de santé comme ils s'appellent, absolument pas professionnels d'ailleurs, honte à eux. On est sidéré par leur incompétence. Ils ont discuté avec toi, t'ont écouté, tu nous disais qu'ils t'avaient compris, qu'ici aux États-Unis, c'était des pros, et qu'on pouvait leur faire confiance. Et puis j'étais là, tous les signes d'un apaisement, et tu étais redevenu beaucoup plus calme, moins d'agitation. Les médecins ont jugé que tu pouvais sortir, que tout était sous contrôle, moi aussi j'y ai cru. Et puis, ce moment impensable, ton regard, la course, l'affolement, les appels et le drame, irréversible.

Niels,

Comme tout parent, on t'aimait d'un amour inconditionnel, c'est humain, sans réserve, tel que tu étais, on te le répétait, Tu ne l'entendais pas, tu l'entendais trop. En retour, tu nous as trop aimé, sûrement, et tu ne voulais pas être celui que tu ne voulais pas être, trop de souffrance. C'est là la clef, c'est la seule qu'on comprenne. Tu ne voulais pas être celui que tu ne voulais pas être.

On devait être là pour accompagner ton passage vers ta vie, ta vie d'adulte, pas plus pas moins. C'est de la navigation à vue, un slalom permanent, on cherche à éviter les écueils

trop visibles, te lancer sur les bonnes pistes, celles auxquelles on croît et qui devaient t'apporter ton équilibre. On l'avait vu cette fragilité, ces pensées parfois contradictoires, ton regard absent, parfois, une sorte de monde parallèle, mais tu étais à un âge où tout se met en place, ça bouillonne, on cherche son identité. C'est la force de la jeunesse, c'est la beauté de la jeunesse. Notre cerveau rationnel n'était pas préparé à appréhender l'irrationalité, pardonne-nous. On a cherché à te soutenir, te donner les clefs pour construire ta vie, on t'admirait pour tout ce que tu avais déjà accompli, pour tout ce que tu allais faire. Ton avenir était splendide, vraiment splendide. On a sûrement un regard biaisé, mais franchement c'était parfait, je ne sais le dire autrement. Ton master aux États-Unis, on, au moins je, on l'avait trouvé formidable, c'était toi qui l'avais voulu et on était heureux de te permettre de le faire, de t'accompagner dans cette vie que tu choisissais. Comme pour beaucoup de gens et surtout chez ceux de ton âge, il y a une fascination pour les États-Unis, c'est à la fois déroutant, quand on voit le type de personnage que cette nation est capable de porter à sa tête, mais ce sont des vendeurs et des maîtres de la communication, ils fascinent, tellement maîtres qu'ils arrivent même à ce que soit des étrangers qui fassent gratuitement la promotion de leurs universités, quel tour de force. Mais les États-Unis, c'est aussi l'endroit où tout a l'air possible, où l'ascenseur social fonctionne encore, sûrement mal, mais il existe, pour de vrai, alors qu'en France on a tellement le sentiment que tout est verrouillé. Alors oui l'université de Columbia, c'était prestigieux, ça sonnait bien.

Tu y as travaillé, beaucoup, trop certainement, et puis il y a eu ces recherches de stage, ça a été intense, ces stages, ce

sont des pré-embauches, des tests en ligne de mathématiques à n'en plus finir, des sélections de CV, et les superday, comme il les appelle, super sélectifs surtout, cinq entretiens dans une journée, et encore d'autres entretiens pour confirmer, une folie. Tu avais le superday chez Goldman Sachs à venir, si tu l'avais voulu, évidemment Goldman Sachs, c'est à la fois sulfureux, on est dans l'ancre du libéralisme le plus décomplexé mais en finance ça reste une sacrée référence, qu'on l'apprécie ou pas. Et puis surtout, tu as eu le stage que tu voulais, chez Morgan Stanley, en global capital market, les introductions en bourse. Tu étais tellement heureux de l'avoir, et nous pour toi, tes amis et colocataires l'ont dit aussi, tu n'avais peut-être jamais été aussi rayonnant. À 21 ans, tu allais avoir plus du double du salaire de ton père, simplement comme stagiaire, on imagine la suite. Ce n'était pas pour l'argent qu'on se réjouissait, on n'est pas une famille qui vénère l'argent, il y a même des tendances très insoumises chez nous, mais ce qui comptait à nos yeux, c'était la reconnaissance que tu recevais, pour tes qualités, ton intelligence, ta capacité de travail, ton aisance à se mouvoir dans ce monde, ta capacité à appréhender des problèmes complexes. C'est un monde d'happy few, et tu faisais partie de ces happy few.

Niels,

Ton deuxième prénom était Aurélien, un bâtisseur qui avait remédié à une crise monétaire. Ça doit être cela la prédestination, une forme de ? Tu m'avais initié aux subtilités des strats, oui j'ai bien dit strats, qui n'ont rien à voir avec les quants, c'est fonctionnel, la guerre des services, on se construit toujours contre les autres. Tu devais implémenter des algorithmes de prise de décision, s'appuyant sur du deep

learning, pour le peu que j'en comprenais, c'était brillant. Ta mère était admirative de ton anglais, infiniment meilleur que le mien, elle me l'a tellement répété, c'était vexant. Tu avais tout réussi, le monde aurait dû être à tes pieds, il était à tes pieds, et depuis New York, le monde est vraiment monde.

Niels,

Quand je t'ai vu mort, et peut-être tu peux imaginer quelle souffrance ça représente d'avoir été là à ce moment là, je m'excuse de le dire mais ma pensée a aussi été de voir à quel point tu étais beau, tu irradiais, une force. Tu étais beau comme un personnage de la mythologie grecque, la beauté physique bien sûr, l'élégance, ce rayonnement des personnages dont on sait qu'ils vont faire l'histoire, à qui tout semble réussir, et en même temps cette dimension tragique, celle qu'on ne comprend pas vraiment, mais dont on sent que l'issue ne tient qu'à un fil, que tout est si fragile. Quand on t'a trainé à la comédie française, c'était pour toi l'assurance d'une sieste ou d'un profond ennui. Ce qu'on n'a pas compris, c'est que la pièce c'était toi, tu étais le personnage principal, d'une tragédie qui quoi qu'on fasse ne peut se finir que dans le fracas.

Niels,

Quand j'étais jeune, comme vous tous, j'ai été fasciné par des personnages romanesques. Il y en a un dont je veux te parler aujourd'hui. C'est Romain Gary. Il était arrivé à Nice, le savais-tu, avec une mère plus qu'aimante et admirative, et je suis sûr que tu reconnaitras Catherine. Il y a eu son œuvre bien sûr, colossale, sa vie mais surtout cette assurance qu'il ne voulait pas supporter d'être moins que lui même, il l'avait dit

publiquement et le moment venu avait choisi de mettre fin à ces jours. Seulement Romain Gary, il l'a fait à un âge déjà avancé pour ton référentiel, 66 ans, moins pour nous, mais quand même j'ai toujours été admiratif et perplexe en même temps, pour cette noblesse ou ce courage de prendre une telle décision, même si historiquement on est sûr de rien (c'est Romain Gary l'affabulateur). D'autres personnes, ordinaires, le font régulièrement. La seule différence entre les personnes célèbres et les gens ordinaires, c'est qu'elles le scénarisent, mais au fond c'est pareil. Il n'y a pas besoin d'être célèbre pour être un héros.

Toi Niels,

Tu as fait la même chose, mais à l'âge de 21 ans, 21 ans tu te rends compte, toute ta vie restait à construire, avec ses peines sûrement mais aussi ses succès, des joies, normalement, c'est ce qui se passe. Mais tu avais aussi cette exigence d'absolu, tu étais entier, un magma d'énergie.

Niels,

Ton geste, ni Catherine, ni Solal, ni moi n'arriveront jamais à le comprendre. Ça restera un mystère pour tout le restant de nos jours, un moment de folie, une sidération. On peut chercher à utiliser tous les qualificatifs, c'est incompréhensible au-delà de l'entendement. Cette violence contre toi-même, elle est extrême. C'est une souffrance pour des parents, car ce n'est pas dans l'ordre des choses. Il n'y a pas longtemps, ta grand-mère est morte, il y a juste un an ton arrière grand-père. Oui c'est douloureux, très douloureux, mais derrière cette douleur il y a une part de résignation, une

fatalité, l'ordre des choses, alors que toi tu t'es placé hors du sens commun.

La seule chose que je comprenne, ou que j'essaie vainement de comprendre c'est que ça a été pour toi un geste de liberté, oui un geste de liberté, une liberté absolue celle qui ne recule devant rien, intransigeante. Niels, tu es l'essence de l'être humain, et de sa liberté de décider du sort de sa vie, car tu as fait ce que des milliards de gens ne feront jamais, quels que soient les signaux chimiques et neurotransmetteurs qui traversent leur cerveau. Tu as refusé définitivement d'être moins que toi, tu avais un idéal, une exigence, et tu ne supportais pas que d'autres portent un regard différent. Tu subissais ce regard des autres, notre regard aussi. On sait maintenant, ou on croit deviner, que tu as porté une souffrance, une souffrance sûrement immense, une souffrance qu'on n'a pas réussi à pleinement cerner, à voir, tout est allé trop vite, et tu t'es affranchi de cette souffrance, de cette cassure, c'était ta liberté, inconditionnelle.

Niels,

Tu as fait une partie de tes études autour du Panthéon, tu sais ce que c'est, ce qu'il représente. Tu es un Grand Homme, Niels, avec les majuscules, car la force que tu portes, l'essence de la liberté, c'est l'absolu de la nature humaine.

Ton geste, c'est à la fois ce moment de folie, cet Amok malaisien, un raptus dans le langage médical actuel, on apprend des choses, mais ce qu'on retiendra c'est ton exigence envers toi-même et ta liberté.

Je ne crois pas que tout puisse se résumer ou s'expliquer en quelques phrases, tout est tellement compliqué, Il y a bien sûr cette pression permanente que vous subissez, toi et tous ceux de ta génération, cette excellence qui est partout. Je suis très mal placé pour en parler, je suis dans ce système, je le fais même vivre à mon très humble niveau, je le subis aussi sans avoir la clef pour en sortir. J'ai même découvert qu'il y avait de l'excellence pour la crémation, c'est dire à quel point on marche sur la tête. Cette pression, elle est partout, scolaire bien sûr, dans le regard des autres, c'est même sûrement surmultiplié par vos réseaux. Le culte du néo-libéralisme, c'est la remise en compétition permanente des individus, pour segmenter, quantifier, créer le marché. L'asservissement des individus est dans la croyance que tout ira mieux grâce à cela. L'efficacité de ce système, de notre système, a un prix, qui est incroyablement élevé, pour les gens qui sont anxieux, qui sont fragiles, ou qui ne sont pas parfaitement dans le système.

Il y a une photo de toi Niels que tout le monde peut voir, Cette photo qu'on a prise ensemble dans un restaurant de New York, elle te montre rayonnant, quand on la voit, comment peut-on imaginer cette fin, c'est incompréhensible. Il y a une chose qu'on ne voit pas sur cette photo, c'est qu'avec ton superbe costume et ta cravate de travers, tu avais des chaussettes jaunes. Niels, tu étais décalé, tu avais cette originalité, cette excentricité, cette complexité et une brisure d'âme qui fait que tu n'arrivais pas pleinement à être dans ce monde. Des fois, je te vois comme une victime de cette effroyable machine à broyer, qui sous couvert d'efficience et de rendement est capable, a besoin de briser ses esprits les plus brillants. Ton cerveau tournait à 200 %, je ne sais, trop vite pour t'accomoder de petits arrangements. On t'a montré,

projeté dans un monde trop violent, trop dur, on a essayé de t'aider, mal évidemment, tellement mal, excuse-nous.

Ce que tu nous apprends aussi, c'est la vanité de notre vie quotidienne, des petites actions quotidiennes, l'absurdité de ces accomplissements et de ces renoncements, on est maintenant comme des automates, à accomplir les choses de la vie quotidienne avec indifférence, on cherche à trouver du sens, un sens, c'est quasiment mission impossible, on cherche une piste qui te maintiendrait grand, dont tu pourrais être fier, on trouvera peut-être, ou pas.

Mais ce qu'on apprend c'est aussi à quel point il faut être vigilant à ceux qui nous entourent, les aimer bien sûr, les écouter, les entourer, les soutenir. En étant présent tous ici, et je vous en remercie du fond du cœur, vous montrez votre attachement à Niels. Vous comprenez sûrement la dimension tragique de cette existence. Pour les jeunes parmi vous, ses proches, ses camarades, c'est vous qui faites le monde maintenant, parce que vous êtes jeunes, parce que le monde se construit par les jeunes de 20 ans. On croit trop souvent que ce sont les séniors, grisonnants et sans cheveux, pour les hommes bien sûr, qui gouvernent, mais non ceux qui gouvernent, ce sont vous les jeunes, avec votre énergie, votre créativité, votre fougue, tout ce qui fait que normalement, n'en déplaise à Paul Nizan, c'est à votre âge qu'on bâtit des montagnes et qu'on vous admire pour cela. Niels, tu avais cette énergie, cette ambition mais malheureusement cette fragilité et cette fêlure et ce regard ailleurs.

Pour Solal, Catherine, et moi on sera marqué à vie, une souffrance permanente, une incompréhension complète, on est broyés de l'intérieur, sans toi on perd notre fluide de vie, on a envie de croire à une maladie fulgurante, une fatalité, on est de toute façon désorientés et impuissants mais on te portera toujours un amour inconditionnel.

Pour vous tous, si vous le souhaitez, portez le dans votre cœur. Si vous avez apprécié Niels, son humour pince-sans-rire, son ironie, son second degré, son côté décalé, sa gentillesse, tâchez de ne pas l'oublier. Continuez à vivre, profitez de la vie. Mais aussi que ce soit dans votre vie personnelle ou professionnelle, j'insiste sur le professionnel aussi, soyez attentifs à ceux qui vous entourent, choyez-les, entourez les, la vie est tellement fragile.

Niels, ton père qui t'aime

### **Jeudi 17 janvier 2019**

Le docteur qui t'a aidé pendant ton année de Spé me reçoit à onze heures. C'est une parisienne, blonde chic, au début de la soixantaine.

— J'ai relu le dossier médical. Il n'y avait rien d'autre qu'un état anxieux, pendant cette année de Spé. Rien qu'on ne pouvait vraiment prévoir.

Elle lit le début des conversations WhatsApp. Baisse la tête.

— C'est un échec de la psychiatrie.

### **Fin janvier 2019**

On a fini par récupérer ton dossier médical de Mount Sinai.

Une petite quarantaine de pages en anglais. Philippe l'a lu avant moi et me prévient : ne le lis pas avant de te coucher.

Mardi soir, je commence quand même. J'ai le sentiment pénible que la psychiatrie n'est pas une science exacte. Je comprends que pendant deux jours on t'a posé une dizaine de fois la question :

— Est-ce que vous avez des pensées suicidaires ?

— Non.

L'hôpital en déduit que tout va bien.

J'apprends que tu fumes des pétards depuis ton arrivée à New York. Que tu ne manges plus trop bien, depuis une semaine. Que tu dors à peine. Que tu as peur de la mort, que tu as tenté des expériences de near death. Je tente de dormir.

Je me réveille à cinq heures du matin et je reprends ma lecture, jusqu'au bout.

L'hôpital pose un diagnostic de bipolarité. L'hôpital décrit que tu acceptes ce diagnostic. Tu assistes à diverses thérapies de groupes. L'hôpital accuse réception de l'arrivée de Philippe et permet ta sortie programmée pour te permettre de rentrer à Paris.

Je reste médusée par ce questionnaire de fin de séjour. Les personnes que tu peux contacter en cas d'idées noires : Maxence, Camille, Adam, Solal, Philippe et moi.

Ta raison de vivre : moi.

Moi qui ne suis pas venue te chercher.

Le rapport médico-légal : les fractures aux poignets, chevilles, à la tête. J'ai mal.

Depuis cette interrogation toujours. Pourquoi ? Cette culpabilité qui me ronge.

Mon entourage me pousse.

— Tu dois te faire aider.

Je ne sais pas si on peut m'aider. Je suis désenfantée.

J'obtempère auprès de professionnels qu'on me recommande.

## 2 février 2019

La psychanalyste, vénérable vieille dame, recommandée par Gwenaelle – deuxième visite.

Elle tente de répondre à mes questions :

— Bipolaire, probablement pas.

— Tu as eu un raptus anxieux. Si il y avait eu des filets pour te rattraper, tu t'en serais voulu d'avoir fait cela.

— Ce n'est pas génétique mais tu t'es construit cette personnalité. Tu souffrais de ce que Freud appelle la maladie du Moi Idéal. Tu voulais être parfait. Pas facile ce moi idéal dans notre famille. Deux parents normaliens et exigeants, un frère brillant et toi qui l'étais tout autant mais qui ne voulais pas l'entendre.

— Tu ne pouvais pas supporter l'idée de ne pas avoir passé cet examen, de ne pas être à la hauteur. C'était trop par rapport à ta personnalité.

— On n'aura jamais toutes les réponses.

— Tu n'as pas menti, ni bluffé personne. Tu étais toi à chaque instant. Tu as probablement fait ces expériences de near death.

— Tu voulais savoir si tu étais plus fort que la mort.

— Tu aurais pu faire un travail sur toi-même si tu l'avais voulu et si tu t'étais laissé le temps.

## 6 février 2019

Coup de téléphone de Jacqueline, la propriétaire du magasin de prêt-à-porter, rue de l'Amiral Mouchez. On s'est

souvenu de toi assis sagement au fond du magasin pendant que ta mère essayait des montagnes de fringues, dévorant les bonbons disposés sur la caisse jusqu'à ce que tu craques et que tu me dises que cela suffisait.

### **7 février 2019**

Mon amour, demain ce sera le premier 8 février pour lequel je ne pourrais pas t'embrasser, te cajoler, tu aurais eu 22 ans. Niels, je suis encore parfois en rage contre toi. Je t'aimais tellement. Pourquoi tu m'as fait cela ? Pourquoi tu t'es fait cela ? Tant de souffrances pour toi et tant de souffrances pour moi. J'aurais donné ma vie pour toi sans aucune hésitation même si je sais que cette phrase n'a aucun sens car on n'a jamais ce choix là. On ne décide pas qui à la place de qui... et je me sens condamnée à la subir encore et encore sans toi cette vie.

### **8 février 2019**

Pas pu sortir avant 18 heures sauf pour cette conférence sur les 80 ans du CNRS où Philippe m'attend. Solal arrive ce soir, tant mieux.

### **18 février 2019**

Nous avons rendez-vous à 14h30 avec un psychiatre de la Pitié Salpêtrière, la quarantaine, attentif, petites lunettes et

début de calvitie, qui nous reçoit par amitié pour Florence. Nous lui avons envoyé par courrier le dossier du Mount Sinai, le message WhatsApp et une lettre d'explications.

Philippe repasse le déroulé de tes cinq derniers jours mais le docteur connaît parfaitement le dossier.

— Niels était bipolaire. (A priori un cas d'école). Le symptôme le plus fort : le suicide. Le traitement adapté, sûrement pas assez dosé et rétrospectivement on aurait dû, pu lui administrer des sédatifs et du lithium.

— Pourquoi l'avoir laissé sortir ? On était visiblement dans un état de crise aiguë.

— Les arguments : un Français hospitalisé contre son gré à New York, la veille de Noël, des parents aimants, la première hospitalisation en unité psychiatrique qui ne doit pas être trop traumatisante.

— On parlait sur du long terme, on avait des statistiques. Niels fait exploser toutes les statistiques .

— L'aurait-on laissé sortir si Philippe n'avait pas été là ?

— Pas sûr.

— Quels sont les moyens pour savoir si quelqu'un a envie de mourir ?

— Effectivement, lui demander. A priori, il n'a pas menti quand il niait toute pensée suicidaire mais peut-être avait-il une bipolarité mixte. Les deux phases en même temps ou à cycles très courts.

— Peut-on se retourner contre l'hôpital ?

— Oui dit le docteur, il y a une faillite de l'institution hôpital. Si cela peut vous faire du bien.

**16 mars 2019**

L'urne tombe de sa boîte juste devant l'ascenseur. Est-ce un signe de toi ? Tu es avec nous ? Tu ne veux pas aller au Père-Lachaise ?

— Temps gris comme le 21/12 à New York nous dit Philippe en rentrant dans le VTC.

On traverse Paris ce matin. Des lieux symboliques. Le conservatoire, le musée de la mode (ton Bac), l'opéra Bastille (les corvées d'accompagnement des parents).

Cette petite chapelle au sommet de la colline, transformée en colombarium, prête au recueillement. On comprend que dans cette concession, nous pourrions disposer quatre urnes. Je pourrai te rejoindre quand il le faudra, quand je le voudrai. Cela me rassure. Tu ne seras jamais seul.

Je viens te voir chaque fois que je peux. J'arrose les petits pots, pensées et primevères. J'ai l'impression dérisoire de m'occuper de toi.

L'infinie tristesse de ne plus te voir. Le désespoir de savoir que tu ne profiteras jamais de ce que cette vie avait à t'offrir.

Je regarde ton diaporama tous les jours sur mon téléphone ou sur l'ordinateur. J'écoute l'annonce vocale de ton téléphone américain : c'est la seule trace vocale de toi adulte qui me reste. J'ai trop peur d'oublier le timbre de ta voix.

— Hello you have reached Niels Chardon-Boucaud. I am not available to take your call. Please leave your mail or brief message and I will return your call as soon as I can.

Il m'arrive de t'offrir une autre vie, un autre dénouement. Le cerveau est incapable d'appréhender l'absence totale. Je rêve éveillée de toi qui n'es plus là pour combler le vide que tu laisses.

Riche banquier américain, amoureux d'Emma que tu gâtes. Week-end à New York où tu nous invites dans les plus grands restaurants. Chambre d'amis accueillante dans ton grand appartement.

Où un dénouement où on saute ensemble de ce maudit 5A car je n'aurais pas eu plus de pouvoir que ton père mais j'aurais été avec toi jusqu'au bout.

En Égypte, on dit qu'il y a deux morts : la première mort physique et la seconde qui a lieu quand la dernière personne qui peut prononcer ton nom s'éteint. J'aimerais tellement que tu ne meures jamais.

J'avais « Solal et Niels ». J'ai toujours Niels avec moi, dans ma tête et Solal avec moi, dans ma vie.

Fort heureusement, j'ai Philippe.

J'attends un signe de toi, chaque jour. Je viens de me rendre compte que ce signe, tu me l'as envoyé depuis fin

décembre par l'intermédiaire de Solal : Emma, son intelligence extrême, sa sensibilité à fleur de peau.

« Rien de ce qui est, n'est. »  
Shakespeare, La nuit des Rois